Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 67 (1958)
Heft: 7

Artikel: La distribution de vêtements aux enfants algériens dans le Maroc oriental
Autor: Micheli, Odette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555881

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DISTRIBUTION DE VÊTEMENTS AUX ENFANTS ALGÉRIENS DANS LE MAROC ORIENTAL

Par ODETTE MICHELI

Déléguée de la Croix-Rouge suisse

Textes et dessins de l'auteur

A Saheb-el-Kelb, c'est souvent une très vieille femme qui a apporté le petit enfant.

Dans un premier article (cf. 1er septembre), notre ancienne déléguée à Paris, Mme Odette Micheli, a relaté ses prospections au Maroc auprès des réfugiés algériens et les conclusions qu'elle en tira pour l'aide que la Croix-Rouge pourrait apporter. Cette campagne de secours fut réalisée avec le concours de l'Aide suisse à l'étranger, de l'Entraide ouvrière, de Caritas et de l'Entraide protestante. Voici, conté par Mme Micheli, le récit de cette campagne qui se déroula de janvier à fin mars sous sa direction, en sa qualité de déléguée de la Croix-Rouge suisse.

*

Il fallait aller vite en besogne. On était à Noël, il avait déjà fait très froid sur les Hauts-Plateaux et l'on me dit que février le serait encore bien davantage. Ceux qui s'imaginent que le Maroc est un pays chaud se trompent fort: à Oujda et dans toute la région des montagnes, l'hiver arrive avec des bourrasques de pluie et de neige, il vente terriblement et les nuits sont glaciales. Nous avions déjà vu plusieurs fois la neige à Boubeker, elle fondait vite mais les montagnes avoisinantes en étaient encore couvertes par places.

En quête de vêtements d'enfants

Je me hâtai de parcourir toutes les boutiques d'Oujda et sa Médina, d'y acheter tout ce que je trouvai comme vêtements d'enfants et de layettes à des prix raisonnables, pour un premier lot qui serait distribué rapidement. Je découvris de petits marchands arabes qui me firent des prix modérés, et se trouvèrent être justement ceux qui fournissaient l'hôpital, où le médecin-chef, secrétaire général de l'Entraide, nous offrait un entrepôt pour tout ce que nous achèterions. Un fidèle Arabe nommé Brahim y garda nos milliers de vêtements durant tous les mois qui suivirent. Il fallut faire des commandes très vite, car j'eus bientôt épuisé les ressources immédiates d'Oujda. Je commandai à plusieurs marchands qui utiliseraient la main-d'œuvre locale et feraient confectionner sur place, des robes de fillette et des pantalons de flanelle et de coutil; on commanda

Près de Sidi-Yahia, comme des troglodytes...

à Casablanca des milliers de chandails de laine, des costumes « training » en épais coton molletonné, très chauds, de couleur rouge, bleu, marron et vert, des sous-vêtements en tricot. J'avais trouvé sur place un stock de brassières et culottes de laine pour les bébés et l'avais réservé, j'en commandai davantage, ainsi que des petits burnous de laine blanche pour les « deux ans ». Il avait été question de donner aussi des denrées alimentaires telles que lait condensé et farines, mais je vis que partout on considérait les vêtements comme plus nécessaires et l'on décida de consacrer tous nos fonds à cela.

Je fis faire aussi à Berkane plusieurs séries de robes de fillettes, de jolis coloris, à des femmes du pays auxquelles il fallut donner les mesures sur leur carrelage car elles ne connaissaient pas les centimètres et ne comprenaient pas le français. A Oujda et à Berkane, plus d'une centaine de femmes furent occupées tout l'hiver à nous faire ces robes de fillettes d'épais coton molletonné, je choisissais tous les tissus de couleurs vives et donnais les mesures pour six tailles, de deux à six ans. Ces robes nous revenaient en moyenne à 350 francs marocains (3 francs 50 suisses), les costumes de Casablanca à 1200 et 1500 francs, les chandails de laine à 1000 francs environ, ainsi que des « blue jeans » très appréciés des garçons et des filles.

A Saheb-el-Kelb, notre drapeau marque encore l'emplacement de la distribution, il ne reste plus rien...

Lorsque je retournai seule à Ahfir au début de janvier, je fus très courtoisement reçue par le caïd, il me présenta le comité local marocain qui s'était constitué entre-temps. Douze personnages vêtus de grandes djellabas blanches ou brunes et coiffés de turbans, firent leur entrée solennellement et me saluèrent par une inclinaison, le caïd remercia la Suisse pour l'aide qu'elle allait donner et appela sur son peuple la protection d'Allah.

Un local et des aides nous étaient offerts, un service d'ordre par les mokhazni, et je compris que c'était à Ahfir que l'on pourrait démarrer le plus facilement, les enfants seraient convoqués par les responsables algériens sous le contrôle du caïd. Je ne pouvais commencer que par un millier d'enfants sur les 5500 annoncés à Ahfir et les environs et demandai qu'un premier tri des plus nécessiteux fût fait, et qu'ils fussent munis de fiches.

A Oujda, l'Entraide marocaine mit tout en œuvre pour apporter son concours. Des camions transporteraient les vêtements et le personnel, six jeunes infirmières stagiaires de l'Ecole d'infirmières m'aideraient à distribuer, ainsi que deux assistantes sociales et la présidente de l'Association des femmes, créée par l'Istiqlal. Les vêtements seraient déposés à l'hôpital Lousteau sous la garde de son magasinier.

Il fallut tout compter d'abord et mesurer par tailles et rester des heures à genoux dans de petites boutiques arabes à l'entrée de la Médina, jusqu'à la nuit tombée, parmi les clientes voilées qui regardaient avec curiosité nos piles de robes, de pantalons et de chandails. Le bruit se répandit que nous allions faire une distribution dans la Médina et les curieux affluaient. Je dus faire tous ces premiers préparatifs seule avec une assistante sociale française, très dévouée, du Service de santé.

La première distribution

Enfin ce fut le jour de la première distribution, le 17 janvier. J'en avais le cœur battant. L'organisation marcherait-elle comme prévu, les enfants viendraient-ils en bon ordre? La veille, déjà, j'allai à Ahfir préparer dans la salle du Tribunal qui nous avait été dévolue, des tréteaux et des tables qu'il fallut chercher pour y disposer nos vêtements par tailles et par sexe. Des mokhaznis et quatre jeunes filles de l'école marocaine m'aidèrent à disposer un premier lot que j'apportai. Une belle table de 300 layettes roses et bleues fit l'admiration des braves mokhazni qui les gardèrent toute la nuit.

Au jour dit, je fus la première, car j'habitais à Berkane, à 25 km d'Ahfir; l'Entraide devait amener d'Oujda le personnel et la plus grande partie des vêtements. Il pleuvait des trombes, et lorsque j'arrivai, seule, à 8 heures du matin,

déjà plus de mille enfants avec leurs parents attendaient sous le portique du Tribunal, grelottant dans leurs vêtements trempés. D'innombrables femmes aux visages fatigués portaient leurs bébés sur leur dos, les enfants aux cheveux emmêlés et aux yeux brillants attendaient avec impatience, beaucoup de jeunes pères et de vieillards aux teints basanés nous scrutaient attentivement. Les camions de l'Entraide se faisaient attendre, je tremblais que les routes torrentueuses ne les eussent arrêtés. Enfin ils arrivèrent et il fallut vivement disposer avec mes aides tout ce qu'ils apportaient; sur les trétaux s'empilaient les beaux petits vêtements, des pancartes de couleur indiquaient les six tailles, mais, cette première fois, on manqua de punaises et de clous: il fallut les fixer dans des pots de fleurs par des bâtons!

On organisa le contrôle des fiches et le passage de la porte d'entrée à la porte de sortie, et enfin le défilé commença, canalisé avec peine par les mokhazni. Juste auparavant, le caïd avait prononcé devant la foule attentive un bref discours dans lequel il expliqua que tous ces dons provenaient du peuple suisse et de sa Croix-Rouge, un beau drapeau Croix-Rouge fabriqué à Oujda battait sous la pluie au-dessus de l'entrée du Tribunal. On ne sait pas ce que ces populations comprennent de la Suisse, il paraît que beaucoup d'entre les réfugiés crurent qu'il s'agissait de Suez, *mais je remarquai parfois en parlant avec les plus âgés qu'ils situaient assez exactement notre pays, qui représentait pour eux l'idée de l'aide portée à d'autres peuples.*

Les mères harassées s'avançaient, des grappes d'enfants émergeant de leurs châles et de leurs jupes; chacune d'elles avait une carte où figurait le nombre de ses enfants inscrits. Beaucoup en amenaient davantage mais il fallait se limiter aux inscrits et ce fut souvent cruel, on ne pouvait devant ces regards déchirants des autres petits, leur refuser quelque chose en voyant de près leur misère, certains n'étaient vêtus que d'une chemise. Je pris d'emblée le principe d'essayer devant chaque enfant son vêtement pour nous assurer que la taille lui convenait; filles et garçons aimaient à en choisir la couleur, le rouge était le plus en faveur, ils s'emparaient vivement de leur vêtement et s'enfuyaient avec, comme s'ils craignaient qu'on le leur reprît. J'ai toujours pensé qu'un des principaux bienfaits de nos distributions fut le don personnel à chaque enfant, avec une parole amicale. Il s'établissait un contact humain et ils y étaient sensibles, leur beau sourire et leurs yeux brillants nous en disaient plus long qu'un remerciement, ils ne savent pas dire merci, mais leurs physionomies sont incroyablement expressives, passant de la maussaderie à l'illumination et parfois à la rage lorsqu'ils se croient lésés.

Boubeker, quelques-unes de nos infirmières marocaines.

Le flot s'écoulait, tout se passa très bien, les piles disparaissaient rapidement; vers la fin de la matinée, la foule se fit plus dense et harcelante, certains jeunes pères réclamaient avec force un vêtement de plus, d'un air presque menaçant, arguant de sa nombreuse famille, beaucoups d'enfants à la porte voyaient les piles s'amenuiser et, craignant de ne plus rien recevoir, se précipitaient sous les jambes des mokhazni pour arriver plus vite. Par moments, l'on était débordé par cet afflux, l'interprète circulait anxieusement et nous expliquait certains vœux des gens ou des « circonstances exceptionnelles » qui devaient justifier une absence de fiches.

Enfin plus de mille enfants eurent reçu leur vêtement. Les mères nous souriaient en emportant de belles layettes, des vieillards tremblotants qui avaient amené leurs petits-enfants orphelins avaient d'indéfinissables expressions de ferveur sur leurs beaux visages émergeant d'énormes turbans blancs, on sentait qu'une vague d'espoir traversait toute cette foule. Après trois heures et demie tout était épuisé, mais il restait encore beaucoup de gens sous le portique, espérant recevoir quelque chose. Le caïd annonça une deuxième distribution pour décider les gens à partir, à regret, sous la pluie.

Au retour, un camion s'enlisa dans une fondrière, une assistante faillit être emportée avec sa voiture sur la route inondée, et nous traversâmes avec le caïd de Berkane qui me ramenait, des torrents de boue rouge déversés des champs sur la route.

Mais on était heureux, tout avait bien marché, on ne demandait qu'à recommencer le plus tôt possible. On sentait que beaucup de joie résonnerait le soir dans ces foyers démunis, et je voyais qu'avec le secours de l'Entraide et le dévouement des petites stagiaires, on parviendrait à faire ces distributions avec le caractère qualitatif que je leur avais souhaité.

A Boubeker

A Boubeker où une distribution fut prévue pour 1500 enfants le 30 janvier, il y avait eu au début une certaine résistance de la part des gens de l'Amicale des Algériens musulmans, aux nouvelles prescriptions mettant les distributions sous le contrôle de l'Entraide marocaine, et comme les réfugiés étaient répartis sur d'immenses distances dans les tentes, je me demandais s'ils auraient pu être prévenus et s'ils viendraient.

Au jour dit, ce fut une belle cargaison que l'on embarqua dans deux camionnettes de l'Entraide, tôt le matin à l'Hôpital d'Oujda: 3870 pièces de vêtements, tous commandés à Oujda cette fois-ci, pantalons, robes, chandails de laine, tricots de corps, burnous blancs et layettes, qu'il avait fallu compter et vérifier pièce par pièce les jours précédents. Heureusement j'avais vu arriver la veille un adjoint en la personne de M. Chauvet, ancien délégué-adjoint du C.I.C.R. au Maroc, venu de Rabat, qui m'aida dès lors jusqu'à la fin de la mission. Etant données les grandes quantités à distribuer et le soin qu'exigeait la préparation. Il devenait impossible d'accomplir seule cette mission.

On partit joyeusement, tous ensemble cette fois-ci, avec nos jeunes aides marocaines qui chantaient en cours de route des chants de l'Istiqlal et de vieilles chansons françaises. Les fidèles convoyeurs de l'Entraide nous accompagnaient. La belle route sinueuse qui monte dans les collines boisées et débouche dans le paysage des mines, sur le haut plateau découvert, nous amena à Boubeker, à proximité immédiate de la frontière algérienne. On se hâta d'aller à l'Annexe de Touissit, résidence du caïd, où le local du Tribunal nous était encore affecté. On y retrouva les mokhazni enturbannés qui nous avaient accompagnés avec le caïd Mansour dans le maquis en décembre et nous souriaient, tout heureux. Là encore il fallut disposer planches et tréteaux pour mettre nos piles de vêtements par tailles numérotées.

On distribue les vêtements selon les goûts de chacun, beaucoup choisissent avec soin la couleur qu'ils préfèrent. Sitôt habillés, les petits se hâtent de partir.

Mais contrairement à notre attente, il ne vint que très peu de réfugiés ce jour-là. Que se passait-il, la résistance aux nouvelles directives continuait-elle? Cependant on rassembla rapidement 400 enfants du bidonville et des tentes les plus proches on leur donna des vêtements et l'on décida de recommencer le surlendemain, en chargeant les services du caïd d'obtenir que les responsables algériens convoquent les réfugiés des tentes lointaines. On laissa tout le stock sous la garde des mokhazni. Et le 1er février, par une belle journée ensoleillée, ce fut avec une émotion indescriptible que nous arrivâmes vers midi pour trouver une foule d'un millier d'enfants assis par terre dans la cour de l'Annexe et tout autour, sages et calmes, qui nous regardaient attentivement. Beaucoup de mères drapées dans leurs grands tissus blancs étaient là aussi, graves, et des masses d'hommes en turban et djellaba, le visage basané, d'abord méfiants parfois, mais qui se ravisaient peu à peu. C'était la plus grande foule d'Algériens que j'eusse encore jamais vue réunie...

Distribution à Boubeker, un mokhazni armé garde la porte.

Quand le « télégraphe arabe » joue

Le « télégraphe arabe » comme on dit là-bas, avait dû répandre le bruit que nos vêtements valaient la peine de se déplacer. Je reconnus plusieurs des femmes misérables que nous avions vues dans les tentes en décembre et me demandai comment elles avaient pu traverser les broussailles et les ravins, avec leurs grandes robes et leurs pieds nus, c'était prodigieux de penser aux kilomètres qu'elles avaient dû parcourir avec leur marmaille, beaucoup avec leurs nourrissons sur le dos, pour arriver jusqu'à nous. Cela resta d'ailleurs un mystère pour moi, ces longs parcours que durent faire en beaucoup d'endroits les réfugiés très dispersés dans le bled, arrivant avec petits-enfants et vieillards; il fallut les voir repartir sur leurs petits ânes surchargés pour comprendre une partie du problème, mais souvent les femmes aussi portaient une lourde charge, et étaient à pied.

Tout se passa très bien, comme à Ahfir. A la fin il y eut comme chaque fois une espèce d'affolement de ceux qui craignaient de ne plus rien recevoir, et que les mokhazni n'arrivaient plus à contenir.

Nos vêtements enchantaient les enfants, c'était à qui irait vite dehors pour essayer sa robe multicolore, son pantalon bleu, son chandail, et revenir se montrer dans son nouvel attirail, la figure illuminée! Ce jour-là on distribua à 1150 enfants de quoi couvrir leurs corps frêles et retrouver une dignité; on donna aussi des bonbons aux fruits, très bienvenus. Mais tous ceux de Boubeker et de la région n'étaient pas encore venus; nous fîmes une troisième distribution le 17 février, ce qui porta à 2500 le total des enfants bénéficiaires de cet endroit, l'un des plus froids et dont l'accès avait été le plus épineux.

Collaboration efficace

Dès ce moment-là, toutes les dates des distributions étaient fixées par l'Entraide et les convocations assurées par elle. Nous devions opérer les mêmes jours qu'elle, et que le C.I.C.R. qui donnait des paquets de vivres du Croissant-Rouge égyptien. Le *Rädda Barnen* fit une série de visites médicales, cet organisme suédois de protection de l'enfance avait délégué quatre personnes et fit aussi des distributions de vitamines, lait, sucre et savon pour les enfants; le travail principal d'une doctoresse et d'une infirmière fut une vaste prospection de l'état sanitaire des enfants réfugiés. Il y eut une deuxième distribution à Ahfir, où les aimables Suédoises nous aidèrent; 950 enfants algériens et 200 petits marocains, aussi déshérités que les premiers, furent habillés et heureux.

Un jeune père montre son enfant, bien chétif, né dans une tente à Boubeker.

Attente sous le soleil brûlant à Saheb-el-Kelb.

Dans une autre région minière plus au sud, à Tiouli, on organisa une distribution commune avec l'Entraide et le C. I. C. R. Les réfugiés étaient disséminés sur de si grandes distances qu'il ne fut pas possible de convoquer les enfants comme nous le faisions toujours; il y en avait 2400 recensés dans la région, l'on convoqua les chefs de famille seuls, selon la méthode de ces deux autres organismes. Mais là le chef de famille présenta les fiches de ses enfants et fourra tout, vivres et vêtements, dans de grands sacs qu'il chargeait sur son dos ou sur son âne. Cela n'a pas la même valeur psychologique que le don personnel à l'enfant, et l'on est moins sûr que rien de tout cela ne parte aux souks, mais il était impossible à cet endroit-là de procéder autrement. Déjà les difficultés de transport avaient été grandes, un camion transportant nos vêtements s'enlisa (heureusement déjà déchargé), au retour, par une tempête de neige sur une mauvaise piste, et mon adjoint dut rentrer tard dans la nuit, repêché par un camion de moutons jusqu'à une route rejoignant Oujda.

Distributions « en fantasias »

Impossible de retracer toutes les péripéties de ces neuf distributions; à Berkane, le 15 mars, on nous avait priés de distribuer en présence de la Princesse Lalla Aïcha. Il y avait une telle agitation dans la petite ville, d'autres distributions de l'Entraide pour le peuple marocain et les réfugiés, de sorte qu'une certaine confusion régna et que nous n'eûmes que 180 enfants à servir. Encore une distribution commune était prévue pour le lendemain 16 mars à Figuig, à 400 km au sud d'Oujda, la Princesse devait aussi y assister. Pour nous ce fut M. Chauvet qui la dirigea. Il fallait, de Bou-Arfa où s'arrêtait la route, emprunter une piste détestable de 112 km de « tôle ondulée » (sable très raviné) par une chaleur torride. On traversait d'immenses étendues d'alfa, où bondissaient des gazelles. La princesse arriva en avion vers 11 heures dans la petite ville de l'oasis, et atterrit au milieu d'une foule bigarrée, une fantasia eut lieu en son honneur. Des cavaliers montés sur des chevaux arabes aux selles rutilantes d'or et de couleur caracolaient, retenant avec peine des femmes en grands costumes d'apparat, avec bracelets et colliers, tout le monde acclamait la princesse. Après un repas chez le caïd, où furent servis des moutons entiers, la distribution commença vers 15 heures, dans une grande salle pour l'Entraide et la Croix-Rouge suisse, le C.I.C.R. et le Rädda Barnen *distribuant dehors pendant que continuait la fantasia et qu'éclataient des bombes en l'honneur de la princesse. L'agitation était si grande qu'il en résulta un certain désordre et sur les 800 enfants annoncés il ne s'en présenta que 400; les vêtements restants furent laissés au caïd pour les autres et pour de petits marocains nécessiteux; il semblait que dans cet endroit si éloigné de tout secours ils en eussent particulièrement besoin, mais les fêtes rendent toute distribution régulière bien difficile.*

A Saheb-el-Kelb, « L'Ami-du-chien »

Nous pensions en finir sur Figuig. Mais les deux dames du *Rädda Barnen* nous signalèrent qu'au cours de leurs visites médicales, elles avaient découvert au sud de Berguent dans un lieu nommé Saheb-el-Kelb, *« L'Ami-du-chien »,*

un groupe de réfugiés dispersés dans cette région désertique et qui n'avaient jamais rien reçu. Nous avions encore pour les garçons des vêtements de reste, que nous pensions donner à l'Entraide, mais celle-ci nous pria de les donner plutôt là, et nous demandâmes par télégramme à Berne un subside pour en faire faire à toute vitesse à Oujda. Notre fidèle fournisseur Moumeni nous procura en toute hâte ce qui manquait pour les filles.

Partis le 26 mars à 7 heures du matin d'Oujda avec notre équipe de six stagiaires (qui avaient tenu absolument à venir avec nous bien que l'on fût en plein *ramadan* et qu'elles dussent s'abstenir de toute nourriture et de tout liquide, de 4 heures du matin à 7 heures du soir), ainsi que deux fonctionnaires de la Santé, nous avons roulé jusqu'à Berguent, à 100 km au sud sur les hauts plateaux, dans un paysage splendide et brûlé. Non loin de Berguent, beaucoup de chameaux clairs paissaient en liberté. Arrêt à Berguent où le caïd se joignit à nous dans une jeep. Ensuite, 20 km d'une piste plus que cahotante, avec des descentes subites dans des failles ou des oueds * desséchés. La jeep du caïd nous précédait à toute vitesse dans un nuage de poussière et nous la perdîmes de vue plusieurs fois dans les collines, où l'on voyait parfois des chameaux noirs ou des gazelles.

On s'arrêta dans le lieu dit Saheb-el-Kelb, où il n'y a aucune maison ni tente, mais un dépôt d'alfa en plein air. Là, entre de petits mamelons et devant une plaine désertique, étaient déjà assis plusieurs centaines de réfugiés, surtout des enfants en masse avec quelques femmes, et les hommes en un groupe séparé. Là, nous avons vu en effet les enfants les plus misérables de tous,

* Rivières.

Jeune mère au bidonville de Boubeker.

Près de Sidi-Yahia des réfugiés vivent dans des grottes.

beaucoup étaient orphelins. Il semble que cet endroit avait été oublié jusque-là. Les enfants n'avaient rien sur le corps que des fichus enroulés, ou de vieilles loques, et étaient d'une maigreur pitoyable. Assis dans la poussière, il y en avait qui mangeaient de la terre ou de l'herbe sèche, ils avaient cependant des expressions très vivantes et belles. Les femmes avaient souvent des physionomies extraordinaires, attachantes dans leur souffrance, et de beaux vieillards silencieux avec leurs cannes, portaient de petits enfants orphelins...

Notre gros camion qui devait apporter les marchandises de l'Entraide (l'alimentation), celles du *Rädda Barnen* et nos vêtements, n'était pas encore arrivé à 11 heures, nous avons eu peur qu'il n'eût pu passer les cassis abrupts que nous avions traversés. En attendant sous le soleil ardent, je plantai sur le petit replat qui nous était affecté, notre drapeau de la Croix-Rouge qui flottait bravement dans le vent, examiné avec curiosité par les réfugiés. Enfin, après deux heures d'attente sous le soleil sans la moindre tache d'ombre, le camion arriva avec peine dans ce désert sablonneux. Vite, les effets furent sortis et disposés par piles sur le sol, et les distributions commencèrent. Les réfugiés passaient un contrôle avec leurs fiches de l'Entraide, recevaient au camion les vivres de l'Entraide et du Rädda Barnen et les mettaient dans de grands sacs, puis prenaient leurs enfants restés sagement assis et nous les amenaient pour les vêtements. Quelle joie c'était pour eux! Sitôt reçus, ils allaient passer leurs costumes et leurs robes derrière de petits rochers ou dans les creux de terrain, et venaient se montrer triomphants. Au lieu des 300 annoncés, il fallut donner pour plus de 600; on faisait sur place sous le regard du caïd les fiches de ceux qui n'en avaient pas encore, il y avait de nouveaux réfugiés non encore recensés dans ce désert. Souvent ils venaient de 10 à 20 km de distance. Un chat sauvage apparut

et tous les chiens des réfugiés se mirent à aboyer furieusement. Les ânes qui broutaient l'herbe maigre faisaient résonner de longs braiements; on les rechargea bientôt de tous les dons et des enfants, et l'on vit repartir des files et des groupes vers leurs lointaines tentes, dans le paysage ocré et désert, accompagnés de leurs chiens joyeux. Tous les enfants avaient reçu leur vêtement et il ne restait pas grand-chose pour Berguent où nous donnâmes le reste de notre provision.

Les résultats d'une campagne d'entraide

Ainsi se termina notre mission de la Croix-Rouge suisse au Maroc. En neuf distributions, nous avions réparti au total 14 000 vêtements, dont 2500 sous-vêtements, à 9000 enfants environ, parmi lesquels près de 500 enfants marocains indigents. Nous avions l'impression d'avoir fait une œuvre utile et humaine, et étions sûrs d'avoir donné à bon escient, à des enfants vraiment indigents que la fatalité de la guerre avait jetés dans des conditions pitoyables. Les pays arabes qui veulent donner une aide accrue aux réfugiés et leur octroient des crédits considérables actuellement, feront bien d'accorder leur attention au premier chef à ces enfants innocents. Il faut espérer d'ailleurs que les circonstances permettront bientôt à ces réfugiés de regagner leur pays.

Six jours... tout un programme

LA 2e RENCONTRE INTERNATIONALE DES MONITRICES DE COURS DE SOINS AU FOYER AU CHÂTEAU DE BOSSEY

Le 16 septembre 1958, dans la soirée, le Château de Bossey sur Céligny, ouvrait toutes grandes ses portes et ses salles aux 35 participantes de la 2e Rencontre Internationale de Monitrices de l'enseignement des Soins au foyer, organisée sous les auspices de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge.

Bleus-blancs-rouges, blancs et bleus, blancs et rouges, rouges-blancs-verts ou arborant d'autres couleurs, portant croix ou écussons, 12 pavillons attendent déjà sur les tables de travail, en compagnie de crayons fraîchement taillés, de blocs encore tout blancs, de dossiers encore secrets.... Les Républiques fédérale et démocratique d'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, la Finlande, la France, la Grèce, l'Italie, la Principauté de Monaco, le Portugal, la Suède, la Suisse, la Yougoslavie ont mandé des délégués ou des observatrices qui, pendant six jours, soit du 17 au 23 septembre, suivront des conférences, feront des exposés, écouteront, parleront, échangeront leurs expériences, se feront mutuellement part de leurs soucis, de leurs satisfactions aussi.

Puisqu'il s'agit d'une deuxième rencontre, cela implique nécessairement qu'il y en eut une première, celle-ci fut tentée, il y a deux ans, à titre d'expérience. Si par une amusante coïncidence — ou la coïncidence a-t-elle été voulue? — cette première rencontre débuta à la même date, exactement que la seconde, elle avait par contre été de plus brève durée et réunissait des délégués de sept pays seulement, voisins de la Suisse.

Le bel essor des cours de soins au foyer

Peut-on espérer que la troisième sera non plus européenne mais mondiale? Si l'on en croit l'essor pris ces dernières années, le développement aussi de l'enseignement des soins au foyer tel que l'a préconisé la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et qui a pris pied désormais dans nombre de pays, cet espoir est largement permis. « Soins au foyer », *c'est-à-dire un enseignement qui porte essentiellement sur les mesures élémentaires de prophylaxie à observer dans chaque foyer et la technique des soins simples que chacun devrait savoir dispenser aux membres de sa famille; enseignement que l'on a convenu de désigner par le terme assez général de « soins au foyer » et qu'il y a lieu de distinguer nettement des soins à donner, en dehors de sa propre famille, par du personnel qualifié.*

Forte des résultats de la première rencontre, à laquelle avaient pris part 19 déléguées, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge a, cette année, décidé d'étendre le cercle de ses invitations qui furent adressées à 15 pays et acceptées, nous l'avons vu, par 12 d'entre-eux.

Les participantes, qui toutes sont des monitrices expérimentées de l'enseignement des soins au foyer, sont parfois de surplus directrices d'Ecoles d'infirmières, de Bureaux de santé publique, de Centres nationaux d'hygiène. Toutes sont arrivées à Bossey munies de matériel didactique, aussi varié que les pays qu'elles représentent — colorié, amusant, humoristique, plus scientifique, improvisé, toujours ingénieux —, leurs serviettes bourrées de rapports, la tête pleine de suggestions, d'idées, le cœur gonflé d'espérances. La délégation suisse, bien entendu, est la plus nombreuse. A ce propos n'est-il pas significatif, pour dépeindre l'enthousiasme que les cours de soins au foyer suscitent non pas seulement parmi les « élèves », mais aussi dans les rangs des « professeurs », de constater que nos monitrices qui, tout au long de l'année déjà font sacrifice de leur temps pour donner des cours, ont, pour venir à Bossey, renoncé qui à ses vacances, qui à ses heures de loisirs et payeront « de leur propre poche », les frais de leur séjour? C'est bien sûr qu'elles savent qu'il est dès sacrifices qui sur le plan moral « paient » largement et « leurs » cours c'est un peu d'elles-mêmes qu'elles donnent.